

d'une jovialité grossière venait se mêler l'expression d'une pensée délicate et d'une sensibilité toute juvénile. Joseph était l'homme de la nature.

—Continuant, continua notre nati raconteur, nous commença à naviguer au large, sous une assez bonne brise. Arrivés au bout de la petite rade, à quelques brasses de l'endroit où j'ai perdu mon pauvre Perroquet, là justement où votre chien s'est jeté entre mes jambes pour me mordre, et vous vous voyez bien qu'il avait ses raisons pour ça, ajouta le batelier d'un air convaincu; d'ailleurs il est dit: "Où mal tu as fait, mal te viendra," c'est si vrai qu'arrivés à cet endroit le bateau s'arrêta tout court, comme s'il eût donné contre un banc de sable. Je me penchai sur la rade pour voir ce qui était arrivé à l'embarcation. Savez-vous ce que j'aperçus? —Quand j'y pense, j'en ai encore le frisson: j'aperçus surageant sur l'eau un cadavre froid et raide comme le sont tous les norés. C'était mon chien, c'était le pauvre Perroquet qui semblait me crier: "Tu n'iras pas plus loin: Retire, Salavats!"

Les rames me tombèrent des mains; je ne me sentis plus la force de manœuvrer; je pleurais comme un enfant. L'Anglais, qui ne comprenait rien à tout cela, jurait comme un Suisse et demandait à retourner au port pour y prendre une embarcation. Il croyait que je retardais le passage par malice, afin de le faire payer plus cher. Je lui obéis. Je virai de bord, et en moins de quelques instants, poussés par une forte brise, nous touchions au quai. Mais j'avais perdu la bonne journée sur laquelle je comptais!

Vous pensez bien que des choses de cette nature ne nous arrivent pas par hasard. Ce n'était pas par hasard que mon pauvre Perroquet s'était trouvé sur l'eau pour me barrer le passage. L'esprit malin avait tiré par là, bien sûr. Il ne me restait qu'un moyen de salut auquel j'avais déjà pensé: c'était de faire un pèlerinage à Notre-Dame, la sainte chapelle que vous voyez là-bas. Notre-Dame-la-Bonne-Mère n'abandonne jamais les marins dans le malheur quand ils ont recouru à ses prières. C'est aussi ce que j'ai fait dès le lendemain à la pointe du jour. J'ai gravi la montagne avec deux cierges que j'allai brûler au pied de l'autel de la Vierge. Un vieux prêtre y disait la messe; je l'écoutai avec dévotion et après ça j'entrai au lieu où l'on confesse. "Mon brave Joseph, me dit le prêtre, qui me connaissait depuis longtemps, votre contrition me touche. Vous n'avez attendu le secours qui vient d'en haut; c'est bien! Dieu ne manque jamais à ceux qui croient en lui. Vous êtes un honnête homme, vous avez des enfants; celui qui donne aux petits des oiseaux la pâture ne les laissera pas mourir de faim." Et passant ses doigts à travers la grille il laissa tomber sur mon front le signe du pardon et dans ma main un écu, en me disant: "Voilà déjà un petit à-compte qu'il vous envoie."

Je descendis la falaise en bénissant Dieu et le bon prêtre. Je me sentais à l'aise et dispos comme si l'on m'eût enlevé un boulet de 45 de dessus la conscience. Je respirais plus facilement. L'espoir était rentré dans mon âme et la monnaie blanche dans l'escarcelle de la maison, car depuis ce jour là les passagers ne manquent plus à Joseph. Mais dans mon bateau je suis toujours seul. Plus de Perroquet, plus de chien, plus d'ami, car pour les pauvres égarés comme nous il n'y a pas d'autres amis sur la terre...

Le pauvre vieux marin avait prononcé ces dernières paroles avec un de ces indéchiffrables accents de mélancolie et de tristesse qui remuent le cœur.

Telle est l'histoire de Joseph et de son chien, ainsi qu'il nous l'a racontée: je n'en ai rien omis, je n'y ai rien ajouté. Une chose manquera cependant à ce récit: c'est la présence du narrateur ainsi que son langage pittoresque.

Un mot encore: A ceux de mes lecteurs qui s'en iront quelque jour visiter le beau ciel du Midi et le magnifique port de Toulon, je recommanderai pour les conduire à St-Mandrier et dans la rade le *Saint-Joseph* et son honnête patron, vieux marin de Trafalgar-Trafalgar! nom glorieux et terrible, qui retentit dans le cœur d'un Français comme un glas funèbre!

Et à ceux de mes lecteurs, il se trouve un jeune poète, d'un caractère mélancolique et tendre comme Lisa Mercœur ou comme Brizeux, l'auteur du charmant poème de *Marie*.

des Bretons, je les recommande encore l'histoire de Joseph et de son chien. Il y a là le sujet d'une gracieuse et poétique légende.

JOURNAL HISTORIQUE

La destruction des Hurons.

A l'occasion d'une découverte faite dans l'île St-Joseph,

AUTOUR D'UNE CHARTRE'S ISLAND.

(Suite et fin.)

Le séjour des Hurons à Notre-Dame de Foy fut signalé par un redoublement de ferveur de la part des Néophytes, et par les rapports d'amitié et de zèle, qui commencent à s'établir entre eux et leurs vainqueurs. Au milieu des Iroquois, on racontait des merveilles de la vertu des Hurons de Québec, et du bonheur qu'ils goûtaient sous l'empire de la Foi. Plusieurs profitèrent de cette époque de paix pour les visiter, et demandèrent même à se fixer au milieu d'eux. Dans une seule année, 22 Iroquois reçurent la grâce du baptême. La vertu croissante des Hurons, et la conversion de leurs ennemis étaient regardées, avec raison, comme un des beaux triomphes de la religion. On peut citer de magnanimes exemples. Un Huron Pierre Andahison, prisonnier autrefois chez les Iroquois qui lui avaient mangé plusieurs doigts de la main, accueilli dans sa cabane une famille entière de ses anciens ennemis, et la nourrit pendant six mois. Un autre Louis Téondechoren, docteur de sa nation depuis plus de 20 ans, se sentit pressé par un saint zèle, et alla jusqu'au milieu du pays des Iroquois, les inviter à embrasser l'Évangile. "Salutem ex inimicis nostris, notre salut vient de nos ennemis," écrivait à ce sujet un des Missionnaires. Nos Hurons doivent ce changement à la perte de leur pays et à leur transmigration dans le nôtre. Dieu est admirable dans ses desseins! Qui aurait dit que pour rendre les Hurons chrétiens, il fallait les exterminer! Je pleurais autrefois leur défaite par les Iroquois et maintenant j'en loue Dieu!

Tous les vices étaient bannis de cette heureuse bourgade. Les Missionnaires n'avaient besoin que d'entretenir la piété de leurs néophytes. Ils trouvaient tous les cœurs dociles à leur voix, aussi la reconnaissance et un vif attachement formaient le lieu puissant de tous les membres de cette pieuse famille. A l'époque de la fête de la Toussaint en 1673, le village de N. D. de Foy était déservi par les Missionnaires de Sillery, qui fessaient chaque jour ce petit trajet. Les chemins étaient affreux. Deux Sauvages qui s'en étaient aperçus, allèrent en secret réparer les parties les plus mauvaises de la route. Ils furent surpris par les Missionnaires dans cet acte de charité. — Qui vous a chargés de ce travail, leur demanda le missionnaire? nous avons pensé, répondirent les néophytes, que si vous preniez tous les jours tant de peine pour venir nous préparer le chemin du ciel, il était juste que nous visions vous préparer le chemin de notre village.

On peut dire que ce qui complète le triomphe de leur vertu, c'est que les sermons de Foi, que les Iroquois remportèrent de leur visite dans cette Mission huronne, donnèrent naissance à la célèbre mission iroquoise de *St. François-Xavier des Prés*, aujourd'hui du *Sault St. Louis*.

Mais il fallut bientôt songer à transporter ailleurs les Hurons. Les défrichements continuels les éloignaient chaque jour de la forêt, et leur population, qu'on croyait devoir grandir, se trouvait déjà trop resserrée par les progrès de la colonie de ce côté. A une lieue et demi plus loin, on trouva la position la plus favorable, un air pur, un terrain plat, des eaux excellentes [1673]. Les Missionnaires tracèrent le plan du nouveau village et lui donnèrent le nom de *N. D. de Lorette* [auj. la vieille Lorette]: toutes les cabanes rangées avec symétrie formaient un vaste carré au milieu duquel s'éleva la maison de Dieu.

Le P. Chamouot qui avait ramené les Hurons de leur pays, et qui avait été chargé de les suivre dans leurs stations successives, construisit là une chapelle parfaitement semblable, pour la forme, les matériaux, les dimensions et l'ameublement à la célèbre *casasanta* de Lorette, qu'il avait visitée en Italie, avec tout de conso-

lation. Elle avait, comme son modèle, 40 pieds de long, 20 de large et 25 de haut. (1) On y retrouvait les deux fenêtres, la cheminée et la petite armoire de la maison sainte. Derrière l'autel était pratiqué le petit retranchement, qu'on regardait comme chambre de la Ste. Vierge, et que les Italiens appellent pour cette raison *el camino santo*. Les sauvages le désignaient sous le nom de *Marie Etionnedonta*, l'appartement de Marie.

Les Hurons pour donner un témoignage authentique de leur dévotion envers la Mère de Dieu, envoyèrent à la chapelle de N. D. de Lorette en Italie, un riche collier de porcelaine, pour y être exposé comme expression de leur sentiment. Il avait sur un fond noir cette inscription en lettres blanches: *AVE MARIA*.

La même piété se porta à placer un témoignage, de même nature, dans l'église antique de N. D. de Chartres, où une statue miraculeuse de la Ste. Vierge, reçoit depuis tant de siècles les hommages de toute la chrétienté. Sur leur collier on lisait l'inscription mystérieuse, que dans les âges les plus reculés, le paganisme avait conservé en ce lieu. "Virgini paritura" fut la Vierge qui doit être Mère. Ce présent fut reçu, avec pompe par la ville entière. On le plaça avec honneur dans le sanctuaire vénéré. Pour en perpétuer le souvenir, et établir un lien étroit de prières et de bonnes œuvres entre les deux églises, les Chanoines de cette vénérable cathédrale firent présent à la Mission Huronne d'un riche reliquaire en argent, qui se conserve encore. Sa forme extérieure représente le robe de la Ste. Vierge. Sur une des faces on voit gravé au burin, le Mystère de l'Annonciation; l'autre porte l'image de la Ste. Vierge tenant l'enfant Jésus entre ses bras, avec l'inscription: *Virgini paritura*.

On lit à l'intérieur l'inscription suivante, qui conserve les noms des donateurs et de l'ouvrier, aussi bien que l'année de son exécution: "Jussu venerand. DD.—Cap. Insign. Eccles.—Carn. Thomas Mahon Cacoteus elaboravit anno MDCLXXIX. Fait en 1679 par Thomas Mahon de Chartres de Chartres." L'état d'oubli et de négligence dans lequel on a laissé depuis de longues années, ce précieux monument, a fait perdre les reliques qu'il renfermait. Il est à regretter surtout que lorsque dans ces derniers temps, on a été forcé de réparer cette église, on n'ait pas respecté davantage les proportions et tout l'ensemble des détails, qui donnent au premier édifice un caractère historique et pieux, que la grandeur et les richesses du second ne peuvent compenser.

Bien des années après, les Hurons furent obligés de changer encore. Il se fixèrent à une petite distance de ce dernier village, et fondèrent *Le Jeune Lorette*, où l'on voit encore aujourd'hui les restes de cette nation.

Les Hurons qui ne descendirent pas chez les Français, ne furent pas tous aussi heureux. Ils essayèrent de continuer pendant quelque temps la lutte contre leur ennemi acharné, mais enfin il fallut céder. Un assez bon nombre de familles des Hurons de St. Michel, et de St. Jean Baptiste, se jetèrent entre les mains du vainqueur. Elles furent accueillies avec une magnanimité qu'on est surpris de rencontrer chez les Sauvages. On les laissa former: auprès de Sonnotouan la bourgade de St. Michel, où ils purent conserver leurs usages et leur foi. Ils étaient presque tous chrétiens.

(1) Mes contemporains. Ce monument avait disparu sans doute au Col. Joseph Bourcette dans sa description topographique du Canada, jusqu'il met les Hurons en possession de ce terrain, le 13 mars 1691. C'est une tradition assez répandue dans le pays, que les Hurons qui fondèrent Notre-Dame de Lorette, venaient de la Mission de Sillery. Cette erreur adoptée trop facilement par deux historiens modernes, n'est au reste que la conséquence de celle qui donne les Hurons comme fondateurs de Sillery. Ce point historique était cependant facile à déceler. L'hon. J. Sewel, sans remonter jusqu'aux monuments qui peuvent résoudre la question, et peut-être sans les connaître, semble les avoir soupçonnés dans son rapport présenté à Son Exc. le Gouverneur, en réponse à une pétition des Sauvages Français. (Voyez journaux de la Chambre d'Assemblée de 1823). Les Relations Contemporaines donnent en effet en détail les stations successives de ce peuple. Elles nous apprennent aussi que la Mission de Sillery avait été fondée pour les Algonquins, par M. Montagnais. On n'avait pas encore, en 1673, l'époque de finir des familles huronnes. Les Français s'établirent au milieu de leurs tribus pour les convertir au christianisme et bien d'autres semblables. Les Hurons furent donc colonisés par le droit de coloniser l'esprit civilisateur des hommes apostrophés de cette époque. (V. documents Mss. de la Soc. Hist. de Québec) fort de ténacité des jeunes Hurons dans la religion de Notre-Dame des Anges près de Québec, pour leur donner le bienfait d'une éducation développée mais ces enfants furent comme de nos jours furent tous résultat agréé de ces enfants des forêts.

D'autres se retirèrent jusqu'à 6 journées au sud-ouest du Lac Supérieur, sur les bords d'un grand fleuve (Relation 1659-60). Ils y trouvèrent d'autres ennemis. Les Nodons [ou Noyons] jouaient dans les vastes solitudes de l'ouest, le même rôle que les Iroquois sur les bords du St. Laurent. Les Hurons, pour s'en éloigner, vinrent s'établir, sous le P. Marquette, la Mission du St. Esprit sur une pointe de la côte sud-ouest du Lac Supérieur, à Chagouamigon, près de l'archipel des douze Apôtres. Mais après avoir soumis, plutôt détruit leurs voisins, les Madoussis s'approchèrent de nos grands Lacs, et repandirent au loin la terreur. Les Hurons, effrayés d'un côté, et de l'autre, se retirèrent encore devant ce nouveau fléau, jusqu'au Lac Huron, et fondèrent avec le même Missionnaire, en 1671, près de l'île de Michillimachinar, la villa de St. Charles, restée célèbre dans l'ouest. En 1721, le P. Charlevoix les trouva bien plus rapprochés encore des Français. Ils étaient établis au Détroit et dans ses environs, depuis près de 20 ans.

Les plus malheureux de ces Hurons fugitifs, furent ceux qui allèrent demander aide et protection à la nation des Erriéronons ou des Chats, au sud du lac Erié. Les Iroquois trouvèrent là un prétexte de guerre, et une occasion de victoire ou plutôt de massacre. Ils anéantirent tellement cette nation, que son nom ne vit plus que dans l'histoire.

Nous ne dirons pas comment, au milieu même de la colonie française, les Hurons se trouvèrent encore fréquemment victimes du malheur et poursuivis par leur ennemi implacable, qui savait faire servir tout à ses projets, et la force des armes et les promesses trompeuses de ses traités perdus. Ils virent ainsi disparaître successivement, et comme par degrés, ce qui constituait une nation, et la maintenait au rang de peuple, son indépendance, ses lois, sa langue et ses usages. Leur nombre diminua encore chaque jour; comme s'ils n'avaient pas pu prendre racine sur le sol, où on les avait transplantés. Ils ressemblaient à un arbre privé de sa sève vivifiante. Ses feuilles desséchées se détachaient les unes après les autres, sans qu'il puisse espérer un nouveau printemps pour lui rendre la fraîcheur de ses jeunes années. Il n'attend plus que la hache du tucher, ou quelque révolution soudaine qui achève de le renverser. On ne retrouvera bientôt d'autre trace de cette nation puissante, qu'un nom justement célèbre dans nos annales.

F. M. s. j.

Annales nouvelles de ce Jour.

Maison Crémazie. Vins de la Champagne—J. & O. CRÉMAZIE. Concert de Lothrop. Chaussures de Caoutchouc.—Et. ALAIN. Avis aux incendiaires.

L'AMI DE LA RELIGION ET DE LA PATRIE.



"Le noble caractère qu'on honore, la religion et la bonne foi ne s'envoient pas."

QUÉBEC, 17 NOVEMBRE 1848.

Les journaux des États-Unis, du Haut Canada et de Montréal, contiennent de nos jours de nouvelles.

Etablissement de Roxton.

St-Jovère de la colonisation des townships fait peu de progrès en de certaines paroisses il en est d'autres qui commencent à peine les paroisses de St. Grégoire et de Gentilly qui fournissent au de là de 200 colons. Les habitants fixés dans le township de Roxton, se plaisent dans leur nouvelle paroisse et travaillent avec activité comme on le verra par l'extrait suivant de l'*Avenir*.

"Nous avons eu occasion de voir M. Dubrule, marchand, établi à Roxton depuis peu, qui est venu ici par affaire. Il nous dit que le nombre des familles canadiennes qui se sont fixées à cet endroit, depuis le mois de juin dernier, est d'environ soixante; et que les travaux de défrichement se continuent avec activité.

Il y a à peu près 200 lots de vendus aux environs du village tant à des personnes qui y résident qu'à d'autres qui n'y sont pas encore descendus.

Toutes les familles établies jusqu'à pré-

sent, ont toutes plus ou moins, les moyens de vivre pour un certain temps, et elles peuvent trouver de l'ouvrage dans les environs suffisamment pour se maintenir et faire prospérer l'établissement.

Messire Leblond, missionnaire, a visité dernièrement l'endroit et y a dit la messe, dans une maison du village, en présence de 72 personnes. On peut croire si les colons y ont assisté avec plaisir, c'était pour la première fois dans ce nouvel établissement.

Tous les nouveaux établissements devraient être visités de temps à autre par les curés des environs. Il n'y a personne plus capable que notre clergé d'encourager les colons dans leurs travaux."

COURSE DE BATEAUX.—M. De la Tour, un des officiers de l'armée anglaise, avait fait un défi à tous les propriétaires de bateaux du Canada, pour une course aller et revenir dans le bas du fleuve. Un pilote, M. Cinq-Mars, a accepté le défi, et la course a eu lieu cette semaine. Les pilotes portaient beaucoup d'intérêt à cette course, vu surtout que le bateau de M. Cinq-Mars est de construction canadienne, mais le vent étant tombé, hier, le vaisseau de M. de la Tour a pris le devant et a par conséquent gagné le pari qui se monte à £100. On nous dit qu'on se propose de recommencer.

Les journaux anglais de cette ville annoncent que le *New-York Herald* s'est procuré, par l'entremise d'un garde national, la correspondance secrète de Louis-Philippe, et qui plus est, ils la disent autographe.

Hier au soir, le Steamer traversier de St. Nicolas, le Hart, a frappé sur un des piliers de l'Ance de Sillery, et a immédiatement coulé bas. Personne n'a péri.

Le *Morning Chronicle* publie une pièce de vers qui demande quand nous aurons le gaz. La réponse n'est pas des plus faciles.

Nous appelons l'attention des incendiés sur l'annonce que nous publions aujourd'hui à leur égard.

ACCIDENT.—Un accident déplorable, et qui devrait faire prendre des précautions, vient d'avoir lieu à Montréal. Une méridienne pour le marché, avait laissé deux enfants dans sa maison, lorsque le plus vieux, âgé de 5 ans, ayant saisi des plumes chimiques mit le feu à sa robe, et les brûlures furent si graves que l'enfant mourut bientôt.

Retour du St. Laurent et de l'Atlantique.—La législature de Vermont maintenant en session a donné, dit-on, à la compagnie du rail-road de Burlington et du St. Laurent, le droit de prolonger le chemin de fer dans la partie Nord-Est de cet État. L'investigation faite à ce sujet a été satisfaisante, et chacun fait des vœux pour la réussite de cette entreprise.—*Miner*.

Le nombre total des Emigrés arrivés en Canada, des différents ports d'Europe, se monte à 27,939. Le nombre de ceux qui sont morts à la quarantaine s'élève à 112; morts pendant la traversée 273.

TEMPÉRATURE 17 novembre.

A Montréal, beau temps. Un peu froid la nuit dernière.

Kingston et Toronto, beau temps.

Québec, il a plu depuis hier au soir jusqu'à ce matin vers 11 heures. Vent nord. Le temps commence à s'éclaircir et présence du froid.

M. le Rédacteur,

J'ai l'honneur d'informer mes souscripteurs que j'ai pris des arrangements avec MM. Fréchette et Frère, pour l'impression du *Guide du Jeune Noire*, dont le prospectus a paru il y a quelques mois. Je me flâte que MM. les notaires et étudiants ne la campagne, qui n'ont pas encore souscrit, se hâteront de le faire en s'adressant directement à MM. Hudon et Pilon, avocats, rue St-Pierre, Basse-Ville de Québec.

M. G. Hyppolite Chénier, agent général à Montréal, est spécialement chargé de l'agence de cette publication. Je compte beaucoup sur la bienveillance et la libéralité de mes confrères de la capitale.

EUGÈNE L'ECHEVIER,

Québec, 16 novembre 1848.

Bulletin Commercial

Nous voyons par la dépêche télégraphique de ce jour que la fleur se vend à New-York \$5, 37, c. Montréal, 25s. à 26s. Québec, 27s. 6d à 28s. 6d.

Etat comparatif des arrivages et tonnages dans le port de Québec, d'outre mer, pendant les années 1847 et 1848, au 14 Nov. inclusivement.

Vaisseau	Tonnage
1847	1,179
1848	474,546
1848	1,044
	426,968

Moins cette année 136 47,577.